

Retour

Une nouvelle

(extrait)

de Karsten Krampitz

Réponse

Dans le « Steinburger Allgemeine » du 7 mars 2006, vous écrivez: « Avant et après la mort de Benno Wuttke, nombreux furent les pharisiens, mais il n'y eut qu'un seul Judas : l'informateur inofficiel « willet » alias Ulrich Schwenke. » J'affirme à ce propos qu'à aucun moment je n'ai été informateur inofficiel du ministère de la Sécurité d'Etat en RDA.

Steinburg, le 14 mars 2006

Maître Stefan Eisenmann pour Ulrich Schwenke, pasteur retraité

Les fleurs sont dangereuses. Le saviez-vous? Au premier abord, je n'ai pas voulu y croire; le sacristain en parla plusieurs jours après les faits:

« Pasteur Schwenke », dit-il, « tous les matins, il y a un petit bouquet comme ça ici. » C'était à cet endroit-là; à trois pas à peine de l'escalier de l'église, près de la cabine téléphonique qui se trouvait encore là à l'époque. L'essence brûlante avait laissé sur le pavage un cercle, bleu foncé, que les hommes du service municipal de propreté n'avaient pas pu faire disparaître – telle une cicatrice dans le basalte.

La plupart du temps, c'était contre des œillets que la police devait intervenir, comme ils étaient d'ailleurs intervenus ce jour-là : les camarades de la police populaire s'étaient empressés de ranger le panneau que frère Wuttke avait posé sur le toit de la voiture.

Cette histoire de fleurs finit par se calmer avec le temps, mais elle ne s'arrêta jamais complètement. Vous savez, parfois il y avait des œillets ici même le midi. Alors, qu'est-ce qu'on peut y faire? Ce n'est tout de même pas interdit de laisser tomber une fleur en passant. Et à chaque fois, deux hommes faisaient irruption de la Lada qui était constamment garée là ; un homme pour protéger le *corpus delicti* et l'autre pour couvrir son collègue.

*

Notre église sur la place du marché est perçue aujourd'hui plutôt comme un musée, une halte pour les groupes de touristes. « Regardez! C'est là que ÇA s'est passé! »

Mais les gens qui habitent ici, ils ne sont même plus superstitieux. Dans cette ville, le Tout-Puissant n'est qu'une rumeur; les hommes ont oublié qu'ils ont oublié Dieu. Dieu n'est pas donné.

Dieu est celui qui donne.

Mais pourquoi est-ce que je vous raconte tout cela? Imprimez la lettre de mon avocat. Et puis, mon bon Monsieur, tenez-vous en à cela. *Cui bono?* Toute cette histoire a apporté

tant de malheur. Et en outre, votre article est paru depuis longtemps, nous connaissons vos réponses. Vous êtes en train de chercher la question adéquate peut-être?

Ça marche comme ça dans le journalisme, n'est-ce pas?

Vous aviez une demi-page dans la partie locale. C'est déjà ça. A l'époque, on n'a même pas eu le droit de faire passer l'annonce de décès. – Mais ça ne suffit pas! Après ça, Monsieur le reporter trouve encore le temps et le loisir de se familiariser avec l'objet de sa soi-disante recherche.

J'ai déjà dit à ma femme: « Cet homme a du cran de venir ici ».

Mais alors, avec qui a-t-il donc parlé avant? Avec d'autres reporters? Toujours la même chose: les jours anniversaire l'un copie sur l'autre. Ou comme vous, mon cher, sur je ne sais quels documents. Qu'est-ce que ces documents savent de moi en tant qu'être humain? Qui suis-je donc? Vraiment rien de plus que la somme de tous les événements enregistrés sur ma personne?!

Quelle monstruosité. Nous avons débranché le téléphone, le nouveau numéro ne se trouvera plus dans l'annuaire. C'était insupportable: tous ces inconnus qui, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, se croient en droit d'insulter quelqu'un. Ma femme s'est fait importuner alors qu'elle faisait ses courses – à cause de moi. Mais tout cela vous le savez.

Vous ne savez rien du tout.

Judas, tu parles! Vous m'avez l'air d'un expert.

N'est-ce pas celui à qui Jésus aurait dit: « Ce que tu veux faire, fais-le vite! » Dites-moi, comment ça se passe: dénoncer la cachette de quelqu'un qui mène une vie publique? Quelqu'un dont tout le monde sait où il se trouve.

Et qu'attendez-vous de moi? Est-ce que *je* dois moi aussi défendre ma dignité avec la corde?! Qui êtes-vous? Qui vous donne le droit de colporter des choses pareilles? Vous ne savez rien. Vous n'avez rien. Aucune déclaration d'engagement portant ma signature.

Et puis d'abord ce kitch. Je vous demande pardon, mais quand je lis ce rebut pathétique. J'ai bien le droit de citer? « Le temps guérit les plaies... » – Vous allez oublier cela; le

temps lui-même est la plaie. Une maladie que j'aurai bientôt surmontée. Dans quelques semaines, je vais avoir 78 ans. Vous comprenez? Je vais bientôt retourner là-haut et un autre me posera des questions.

Non, mon cher, devant vous je ne me justifierai pas.

De plus, je suis toujours soumis au droit de réserve du directeur de conscience, même en retraite. Je ne suis donc pas du tout en droit de parler avec vous de tout et de n'importe qui.

Vous trouvez cela bizarre, n'est-ce pas? Un soi-disant espion qui s'en rapporte au droit de réserve. – Si ça ce n'est pas une bonne histoire?! Est-ce que d'ailleurs vous touchez dans cette gazette une sorte de prime de capture? Je dis ça comme ça. Il faut bien que vos efforts et votre courage se voient récompensés tout de même! Tirer le lion par la queue quand le lion est mort, ce n'est pas donné à tout le monde.

L'avocat a raconté que vous étiez originaire de Kassel? Tiens, tiens. Un rédacteur local hessois de quarante ans? Monsieur, vous êtes allé loin. Ma femme s'est même dit: « En fait, pourquoi n'expliquons-*nous* pas aux gens de Kassel comment *eux* ont vécu? » Eh oui, pourquoi pas effectivement? Bien, j'aimerais jeter un œil sur vos dossiers. Ce serait possible?

Ah, c'est déjà l'interview? Vous enregistrez déjà?

Mais qu'est-ce que c'est que ce bruit?! Lenchen! Ces glapissements aujourd'hui encore. SEIGNEUR DIEU! Lene, qu'est-ce que le chien fait dehors? LENCHEN, LE CHIEN!!! Va donc voir s'il te plaît, oui? Notre chien est presque aveugle pourtant. Maintenant il aboie toujours par peur. Mais que faire? – Je ferme la fenêtre. Un instant, s'il vous plaît.

*

Si je pouvais parler encore une fois avec lui? Je lui demanderais: Frère Wuttke, n'as-tu pas lu dans la Bible que souffrance et affliction font partie de la vie? Que les témoins supportèrent avec joie ce qui leur fut imposé? Il est pourtant bien écrit par les apôtres: « ils se présentèrent devant le Sanhédrin parce qu'ils étaient dignes de subir des outrages

pour le Christ. » Et Paul Apôtre dit: « nous mettons notre orgueil dans nos détresses. » Dans l'épître aux Hébreux, il est écrit: « Ils ont accueilli avec joie la spoliation de leurs biens. » Frère Wuttke, ne l'as-tu pas lu ? Comment pour tout l'or du monde as-tu pu te résoudre à un tel geste?!

Ne supportons-nous pas d'avoir un crucifié comme Seigneur?! Quelqu'un qui aime sans défense, qui n'a pas protesté, qui de la croix a prié pour ses bourreaux et ses tortionnaires, qui nous a dit: « Bénissez ceux qui vous maudissent! Faites du bien à ceux qui vous veulent du mal! ».

*

Voyez-vous, je ne veux pas dire de mal maintenant non plus de Benno Wuttke. Mais voilà vraiment un de ses traits de caractère: il a toujours eu du mal à accorder les catégories de l'espace et du temps. Non seulement il ne se rendait jamais aux rendez-vous, mais on rencontrait aussi deux ou trois autres personnes auxquelles il avait posé un lapin à la même heure et au même endroit. Or, le temps était sa véritable profession. En tant que pasteur, frère Wuttke était ce que l'on appelle un « élu tardif », qui de son premier métier avait été maître-horloger. A l'assemblée conventuelle, ils en ont souvent souri: comment ça, un horloger qui n'a aucun sens du temps? Qui arrive toujours trop tard et aussi qui est en dehors de son temps. Je le vois encore là dans son costume usé, la pipe froide à la main droite, réfléchir à quelques détails sans importance. Parfois, il retombait dans cette magnifique mélodie de sa patrie. Cet accent de Prusse orientale: « misèrrrigorde ! » Ou encore: « Bourrrrguoi se brrrésse? Si cé boint auyourd'hui, ce sérrra demain, abrrrés-demain bour sûrrr... »

En même temps, il manifestait aussi une sorte d'agitation... – comment l'expliquer? Un jour, je suis monté dans la voiture de Frère Wuttke. Je ne sais plus du tout où nous voulions nous rendre. J'allais donc mettre ma ceinture et alors cet homme se mit à rire, il

me demanda si je ne croyais donc plus au « bon Diô »?

Eh bien. Est-ce que je peux m'en remettre au Seigneur toujours et en tout lieu? Où est-ce une façon de le mettre au défi? La circulation n'est-elle pas une occasion bienvenue de prouver l'existence de Dieu? – Il ne vaut mieux pas. Et il roula vraiment comme un fou. Puis-je me permettre de dire « fou »? Certains pensent aujourd'hui encore que Benno Wuttke était un aliéné.

Jérémie était-il donc fou lorsqu'il brisa le vase de terre et traversa toute la ville avec un joug sur le cou? Ou Ézéchiël quand il perça un trou dans le mur d'une maison au lieu d'utiliser la porte? Ou Jésus quand, aux yeux de tous, il se compromit avec cette racaille qui préfère rester dans l'ombre? – Qui ou qu'est-ce qui est fou? Et qu'est-ce qui est normal?

En tout cas, Frère Wuttke a fait des choses folles. Une fois, il laissa s'envoler une colombe à Pâques dans l'église pour donner une image du Saint-Esprit. Lors d'une autre messe, il avait emporté un téléphone. Psaume 50, verset 15: « *Puis appelle-moi au jour de la détresse, je te délivrerai!* »

Je me souviens encore très bien d'une autre homélie: « *Si vous ne croyez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux.* » – Pendant tout le sermon, il portait dans ses bras un chaton. Les enfants qui étaient assis dans l'église avec leurs parents... – cette lueur dans les yeux, ah! Frère Wuttke raconta que, peu de temps auparavant, il avait mis le petit chat sur le four, tout en haut, et puis qu'il avait crié: « Saute, petit chat! N'aie pas peur! » Et effectivement le petit chaton avait sauté d'un bond dans ses bras. Il avait répété cette expérience peu après, le même jour, avec la mère du petit chat. « Rien à férrrrre. Elle a boint saudé », dit Frère Wuttke, « bourrrrdant elle aurrrré bu m'férrre gonfiance ». Mais tant pis. Elle aurait quand même à manger.

Il avait de ces idées, ce type! A l'occasion d'un enterrement, il avait demandé au forgeron de lui donner une lourde chaîne en fer, il la jeta ensuite au sol en pleine homélie. Voilà comment ça sera, dit-il, un jour, quand nous perdrons nos chaînes.

*

Lui-même avait jeté ses chaînes loin de lui depuis bien longtemps.

Frère Wuttke en parlait de temps en temps, non, il s'emballait! Ah, il avait été un pécheur repentant, un quémandeur, un clopinard et aussi un voleur.

Et surtout un pochard. Mais c'était vers eux que Jésus, notre Seigneur, était allé. Et eux vers lui – tous ceux qui peinent sous le fardeau.

Frère Wuttke ne pouvait pas dire pourquoi il s'était arrêté justement dans notre ville. Je pense que Steinburg avait tout simplement dû se trouver sur son chemin. A l'époque Benno Wuttke était au bout du rouleau. Son premier mariage et son atelier d'horlogerie avaient été un échec et ce au même moment. Ainsi parcourut-il le pays d'est en ouest et inversement. La frontière avec l'Allemagne de l'Ouest n'était pas encore fermée à l'époque.

Benno Wuttke a failli se tuer à force de boire. Non qu'il n'ait voulu accepter d'aide – il n'y en avait aucune. Un jour, il avait cambriolé un magasin, en pleine semaine et en plein jour! Il était entré dans les réserves en passant par la fenêtre de la cave, il s'était pris deux bouteilles d'alcool et fit un tel tapage – intentionnellement! – que le vendeur à la caisse vint voir ce qui se passait. Le vendeur aurait bien la gentillesse d'appeler la police et de mettre un terme à cette torture. Mais que fit cet homme? Il lui ouvrit même la porte! En plus, il fit un clin d'œil à Benno Wuttke! Et il lui dit quelque chose comme: « C'est bon. Je sais de quoi tu as besoin. Allez, du balai! » Finalement, ce n'était pas son magasin.

Quand Frère Wuttke racontait cette anecdote des années plus tard, il ajoutait: « Ça non, un algoło barrréille bérrrsonne n'en a yamais boint vu. »

*

Benno Wuttke était pour ainsi dire en voyage d'apprentissage – ceci dit, non en tant qu'horloger. Et d'ailleurs est-ce possible de faire un compagnonnage comme horloger? Peut-on demander sur un chantier: « Bonjour, avez-vous ici quelques montres à réparer? » Aucune importance. L'homme était en *fugue*, et à Steinburg il pensait faire un

bon « coup », attendre devant les églises et les cimetières que les gens sortent. On connaît ça de nos jours encore. Ou l'on harcèle le pasteur devant sa porte: « Un vagabond pieds nus, et Dieu vous salue! Un petit acte charitable pour un honnête clochard! »

Et avec l'argent on se soûle. Mais notre Benno Wuttke était encore relativement bien « fourni » pour la journée, pour ne pas dire qu'il était totalement ivre.

Dans cet état – en fait, il était déjà sur le point de quitter la ville – il sonna à la maison en brique de la communauté de Jésus-Christ. On lui aurait raconté plus tard, qu'il avait demandé au sacristain, la langue chargée, s'il pouvait se raser chez ces messieurs.

« Se raser? », avait demandé le sacristain? – Oui, sinon il avait l'air « d'un glojarrrrd ».

Mon Dieu, les indigents! Je ne veux pas me moquer: eux qui sont si proches du Seigneur. Il est sûr en tout cas que l'imagination de Benno Wuttke ne fut jamais *indigente*, c'était un comédien et même de grand talent: une telle misère, sans dette aucune. Un destin humain, d'une ampleur si dramatique, mais aussi quel chagrin.

Vous pouvez aisément imaginer la suite. Autrefois, Benno Wuttke enjolivait lui-même ses légendes: il avait eu tellement de chance, disait-il. Tout s'était passé comme si les justes avaient demandé au Roi: Seigneur, quand t'avons-nous vu affamé et donné à manger? Quand avais-tu soif et nous t'avons donné à boire?

Des balivernes, dans la communauté de Jésus-Christ, c'étaient tous des gens incroyablement aimables tout simplement. Le rasage tourna en un lit, un bain chaud, un déjeuner, un nouveau manteau et peu de temps après Benno Wuttke assista à la première prière.

De nos jours, presque personne ne se souvient de la communauté de Jésus-Christ, du moins pas dans notre ville. C'était une église libre, mais relativement petite. Leur maison se trouvait peu après la sortie de l'autoroute. En tout cas, une vingtaine de personnes y venait le dimanche pour la messe; quand j'étais étudiant en théologie, j'y étais allé une ou deux fois, par curiosité. La communauté d'origine était beaucoup plus grande, même si

elle était la scission d'une scission: bien avant la guerre, ces gens s'étaient détachés de leur mouvement traditionnel de Pentecôte, de leur ancienne église libre – mais pas chez nous, en Prusse orientale surtout. Cette petite communauté au bord de la ville était donc, si vous voulez une église d'exilés *en miniature*. Officiellement, jamais rien de tel n'a existé, il ne manquait plus que cela: une église des déplacés!

Quoi qu'il en soit, Frère Wuttke, qui n'avait certainement pas mis les pieds dans une église depuis son enfance, pas même dans la pire misère, et on dit pourtant bien: La misère apprend à prier – idéalisait de bonne grâce son arrivée dans la communauté de Jésus-Christ, il parlait d'une expérience d'éveil, comme si ce jour-là il s'était réveillé d'un long et fiévreux sommeil.

En fait, ces gens se sont contentés d'abord de l'amener à l'hôpital; ce qu'il racontait, c'était des jours plus tard, sinon il serait tombé en plus dans un délirium.

*

C'est Ellen, sa future femme, qui lui a rendu le plus souvent visite à l'hôpital. C'était sa famille qui avait tout d'abord recueilli Benno Wuttke. Ellen à l'époque faisait le ménage à l'hôpital et elle put donc aussi s'occuper un peu de lui. Elle raccommodait ses vêtements, apportait des fruits quand il y en avait à vendre, et puis surtout elle cherchait volontiers la discussion avec lui.

Benno Wuttke avait toujours été un bon interlocuteur, charmant et éloquent. Mon Dieu, vous auriez dû l'entendre! Ce qui est grave, c'est que peu à peu j'oublie sa voix. C'est tellement dommage. Il n'existe plus beaucoup de gens avec lesquels on puisse en parler. Aujourd'hui, tant de gens prétendent l'avoir connu – mais aucun d'entre eux ne l'a entendu. En quelques mots il touchait l'âme. Cela sonnait comme: 'Ne t'en fais pas, je m'en occupe. Tout va bien se passer.'

Ellen aimait bien quand ce Benno Wuttke parlait d'avenir en se perdant dans je ne sais quels rêves. Les personnes âgées de la communauté de Jésus-Christ forgeaient encore

des plans pour le passé. C'est bien connu: « Ah, tu te souviens encore? Autrefois, tout *ira* mieux! »

La communauté de Jésus-Christ ne comprenait, Ellen mise à part, que des Messieurs Dames d'un certain âge. Des petits vieux dont on se demandait comment ils avaient pu réussir à traverser l'Oder. Cela faisait longtemps qu'il n'y avait plus de baptême, mais de plus en plus d'obsèques d'année en année.

Et Ellen? Elle voulait vivre. Vivre maintenant. – Mais c'est quand « maintenant »?

Car voilà bien une des faiblesses de la chrétienté: ne pas pouvoir rire de grand-chose. La Bible connaît si peu de vraie joie ici-bas. Le mot bonheur n'apparaît pas du tout dans le Nouveau Testament. Etrange, non?

A ce moment-là, le bonheur était justement en pleine « cure ». Pour Ellen, il était à l'hôpital, dans une grande chambre à huit lits, tout de suite après la porte. Le bonheur pouvait de nouveau marcher droit et sans aide. Il voulait même aller se promener. Le bonheur s'était rasé, s'était lavé les cheveux et peigné et à vrai dire il était agréable à regarder. Du moins, c'est ainsi qu'Ellen l'a raconté. Benno Wuttke avait remonté les manches de sa robe de chambre. Et Ellen ne put s'empêcher de caresser les poils bouclés de ses avant-bras.

Et pourtant Ellen n'avait pas toujours été si enthousiaste : quand son père lui avait dit ce soir-là que dans un premier temps cet homme, cet inconnu, allait dormir dans la chambre, elle en fut horrifiée et elle se mit même un peu en colère. Comme les parents étaient devenus étranges. Tous les deux, le père comme la Maman, pouvaient à peine subvenir à leurs besoins; leur petite retraite suffisait à peine pour acheter les médicaments au marché noir, pour le loyer et le bois de chauffage. C'était Ellen qui rapportait le plus d'argent et de tickets à la maison. C'était Ellen qui faisait la cuisine et s'occupait du linge. Et voilà que le père rentrait d'une soirée dans la communauté avec *quelqu'un comme ça!* Avec quelqu'un qui avait voulu se raser dans l'église! – Ce n'est pas parce que l'on ne se rase pas dans la maison de la communauté qu'il faut ramener cet

homme à la maison. Les parents étaient comme des enfants qui rapportaient de leurs jeux des chats errants sans savoir que ces petites bêtes allaient aussi demander du travail et des efforts. Cet inconnu-là, c'était un bon à rien, quelqu'un qui n'allait causer que des embêtements, qui n'était pas tout à fait sain d'esprit et qui peut-être même avait des poux. Et ne serait-ce que cette odeur âpre qu'il dégageait... – Et c'est exactement ce qui se passa: dès le lendemain à cause de lui, il fallut appeler le médecin qui ne put que hocher de la tête.

Mais maintenant, après une semaine à l'hôpital, on reconnaissait en lui un être humain. Un fort gaillard, rien à voir avec les hommes de Steinburg, les vieux et les invalides ou les adolescents avec leur sacré bagou qui l'interpellaient sans cesse dans la rue. Son nom était Benno Wuttke. Et il avait de ces mains! Si grandes qu'elles ne convenaient pas du tout à la profession qu'il disait avoir apprise. Ou alors avait-il toujours réparé les horloges dans les gares et sur les clochers?

L'après-midi, ils s'asseyaient désormais tous les deux dehors sur le banc et Benno Wuttke parlait du monde, des horloges – et de cuisine: ah, son rêve le plus grand était d'avoir un jour dans sa vie tout un poulet rôti, rien que pour lui, un poulet qu'il n'aurait à partager avec personne. Ce serait un vrai bonheur, quelque chose dont il se souviendrait jusqu'à la fin de ses jours. Et à entendre parler ce Benno Wuttke, il semblait à Ellen que quelqu'un avait ouvert une fenêtre. Cela ne s'explique pas; Ellen ne le comprenait pas elle-même. Ce Wuttke n'avait rien dit d'important. Pourtant l'écouter, c'était comme... – comme respirer.

Mais j'en dis beaucoup trop.

En tout cas, le lendemain Ellen lui a apporté le poulet rôti. Les prières de Benno Wuttke avaient donc été entendues. Il voulut savoir où elle l'avait trouvé. Comme ça, sans ticket?! Ah, quelle joie! Tous deux étaient de nouveau assis dehors sur le banc, loin des regards indiscrets, et Benno Wuttke lui offrit une aile, mais Ellen refusa. Mais non, le poulet rôti n'était rien que pour lui. Qu'il le déguste!

*

Les années passées dans la communauté de Jésus-Christ ont marqué Benno Wuttke. Les gens de cette église libre se sentaient voués à un service particulier de « témoignage ». Je ne veux pas en dire plus à ce sujet. Vous auriez dû voir l'ancien pasteur! Le dimanche, il ne déplorait pas seulement la décadence des mœurs et de la morale, il pestait aussi contre la nicotine et les sucreries – c'étaient franchement les problèmes les plus urgents. Mais il ne pouvait pas s'en prendre constamment au communisme, cela aurait fini par attirer des ennuis. En outre, Paul dit que tout homme est soumis à une autorité, et les Romains n'étaient pas bien meilleurs que les Rouges. On n'avait qu'à ne pas voter marron autrefois. – Ce qui restait comme sujet pour la messe, c'était tout le malheur du monde, c'est déjà ça, les catastrophes, les nombreuses tempêtes et sans oublier l'hérésie de toute part. Tout cela était censé être des signes que *son* règne n'allait pas tarder à advenir, le règne de Jésus Christ! Ils voulaient en être les témoins.

Mais ce qui caractérisait vraiment cette église, c'était leur communauté, leur solidarité. Vous savez, les gens qui ont besoin les uns des autres ont une autre manière de se comporter les uns envers les autres, rien à voir avec ce que nous connaissons et vivons aujourd'hui: le capitalisme c'est être libre les uns des autres; mais Jésus c'est être libre *les uns pour les autres*.

Certes, il y avait dans la communauté une certaine austérité dans le comportement. Benno Wuttke n'aurait eu qu'à entrer dans l'église avec un « pantalon clouté »! « Misérrrigorde! » Cela aurait fait un sacré scandale. Dans la communauté de Jésus-Christ on portait justement beaucoup d'attention à ce que l'intégrité s'exprime aussi dans les vêtements – et également dans le mode de vie.

Ainsi Benno Wuttke ne tarda-t-il pas à avoir un travail régulier. Vous savez bien, le temps c'est de l'argent. Et tout temps nécessite ses montres. En ce sens, Benno Wuttke, qui d'habitude était toujours en retard, était arrivé tout juste à temps pour s'installer comme horloger à Steinburg.

Avec le temps, il parvint même à un modeste confort: notre Benno Wuttke menait à côté de son atelier un commerce tout à fait dynamique d'affaires d'occasion de toutes sortes: des ceintures, des casseroles et même des ciseaux! Dans ces années-là, on ne pouvait acheter de ciseaux nulle part. Mais il vendait surtout des montres, des montres-bracelets d'occasion. En quantité. Vous n'imaginez même pas d'où toutes ces montres-bracelets pouvaient provenir!

Des officiers russes, de ceux qui étaient mobilisés en Allemagne depuis la fin de la guerre, entraient dans son magasin de temps à autre. Ces hommes de l'armée rouge avaient ce genre de chose à traîner chez eux. Les montres-bracelets avaient été pendant longtemps une sorte de monnaie d'échange pour eux. Un moyen de paiement dont la valeur s'était écroulée. C'est difficile à imaginer maintenant: ces hommes avaient épargné des montres!

Le maître-horloger Wuttke les aidait désormais à changer l'ancienne monnaie en la nouvelle. Cela se sut, si bien que Benno Wuttke jouit d'une bonne réputation au sein de l'état-major de la garnison de Steinburg. Et certains officiers exprimaient leur gratitude en apportant une bouteille de vodka. – De la vodka!!! Pour Benno Wuttke, lui qui était infiniment heureux de s'être délivré du moloch de l'alcool, il n'a plus jamais bu « la moindrre youdde »; il ne lui restait rien d'autre à faire que de passer ce cadeau à ses clients. Avec un petit supplément pour les frais, cela va sans dire.

Car Benno Wuttke ne voulait pas arriver les mains vides le jour où il demanderait la main de son Ellen. Ses parents furent, tant que je sache, presque soulagés par cette demande.

Leurs noces, dit-on, furent une fête magnifique. Ce fut le dernier mariage célébré dans la communauté de Jésus-Christ à Steinburg. Puis il y eut encore un baptême, celui de Karlchen. J'entends encore Frère Wuttke dire: « Nodre ciyoïne a bien drrravaiillé. »

La cigogne apporta l'enfant deux semaines après le mariage! « Un mirragle, bas vrrré? »

*